

LE CALME RETROUVÉ ?

Elle s'est emmitouflée de pied en cap, dans un blanc hospitalier, avec bonnet, masque, gants et blouse, la totale, quoi ! Méconnaissable sous cet accoutrement inhabituel. La vendeuse à la boulangerie. Elle marmonne quelque chose entre ses dents, quelque chose d'incompréhensible, derrière la plaque de plexiglas, qui n'était pas là, avant. Elle a hâte que la cliente s'en aille. Qu'elle tourne les talons ! Non, payer en liquide n'est plus permis. On évite tout contact avec l'étrangère, fût-ce par pièces sonnantes et trébuchantes interposées, qui ne font plus du client un roi. L'argent n'a peut-être pas d'odeur, mais il est devenu sale ! Lui reproche-t-on d'avoir mis les pieds dans le magasin ? Le client est devenu *persona non grata*. Les rares personnes qui osent encore sortir de chez elles sont considérées comme des pestiférées, comme potentiellement mortifères ! Plus que jamais l'homme est un loup pour l'homme. Dans cette ville fantôme, la peur rôde dans les rues désertées par la circulation automobile. L'organisation de la πόλις (*polis* - Cité), telle que Platon l'avait déjà conçue, a été anesthésiée derrière les portes closes en plein jour.

Il y a, parmi nous, disent-ils, un ennemi invisible à l'œil nu. Tellement il est puissant. Voilà pourquoi, l'homme a été banni derrière les portes closes, hors de ces espaces publics qu'il a pourtant créés pour lui-même et ses interactions avec autrui. Il est vrai que l'homme n'est pas fait pour vivre seul. Il a été amputé de cette part de lui-même qui est une de ses principales composantes : son instinct grégaire. Sans l'autre, l'homme n'est rien ; il se construit par mimétisme ou par opposition aux mouvements de masse. Voici que le troupeau mondial le contraint à s'écarter de la meute et à vivre en loup solitaire ; celui-là a parlé haut et fort et sa parole tonitruante est allée jusqu'à l'autre bout de la terre. Il y va de la survie de l'espèce, paraît-il.

Arraché à sa vie bien réglée, avec des projets plein la tête, son agenda rempli de rendez-vous, un avenir longtemps programmé à l'avance, chacune de ses activités devant l'amener vers l'autre, le voilà contraint à l'isolement et au calme, coupé du monde ; la vie s'est arrêtée du jour au lendemain. Le monde est devenu une énorme maison de repos. Aujourd'hui, la moindre communication qu'on a avec autrui est une porte qu'on enfonce sur sa vie privée, vu que toute vie se résume actuellement à un huis clos chez soi, dans son intimité. Plus aucun espace public ne fait écran. On a tombé les masques ... sociaux, et on avance timidement vers l'autre, sans le paraître.

Les rares fois qu'elle sort quand même de chez elle, elle évite de se montrer en tenue de maison pour aller acheter son pain quotidien. Elle met les vêtements qu'en temps normal elle porte pour aller au travail ou à d'autres occasions où elle doit faire bonne impression, et elle se maquille, afin qu'on ne pense pas d'office qu'elle a la peste, autrement dit le fameux virus avec lequel on s'« amuse » à jouer à cache-cache. Elle y va seule et elle-même, laissant, par instinct maternel, son fils à la maison, même si, entre-temps, il est devenu grand. Après le rush du début du confinement, où certains rayons, ceux du papier toilette, des pâtes et de la farine, se sont vidés en un rien de temps, les magasins dits de première nécessité se sont également vidés de leur clientèle. Les autres magasins qui ont fermé plus tardivement, avant d'essayer de survivre par téléachat, ont reçu leur clientèle, raréfiée, avec des gants en caoutchouc qu'on met normalement pour traiter les ordures... Vous pouvez imaginer aisément comment se sent le client. Avant, les échanges commerciaux étaient aussi des échanges humains. Ce lien entre le commercial et le social a été rompu.

Elle ne sait pas depuis quand dure cet état de choses. Elle a l'impression que cela dure depuis une éternité, et, comme on ne voit pas le bout du tunnel, que cela va durer éternellement, jusqu'à la fin des temps. On perd la notion du temps, des dates et du rythme des semaines. C'est samedi ou

dimanche tous les jours. Le temps a été vidé de son contenu ; on ne sait plus le rattacher à aucun événement. Avant, il passait si vite ; à présent il passe tellement lentement ! Réduit au repos forcé, tel un grabataire, on est arraché à la vie trépidante, qu'on s'était pourtant librement choisie, et à passer sa vie devant la fenêtre à observer la rue où il ne se passe rien. Cette vie-ci ne correspond pas à un libre choix. Certains pourraient se laisser aller à des superstitions, croire à une punition céleste ; d'autres pourraient supputer l'envoi de ce « microbe » depuis une autre planète... des extraterrestres dans l'univers ? Et si la terre se vengeait tout simplement de sa surpopulation et cherchait une autorégulation ?

Le contrôle social a été renforcé, les délations ne sont pas loin, les agressions verbales fusent. Alors, on évite de se faire marcher sur les pieds, on évite de se faire rappeler à l'ordre, et on s'ampute soi-même de cette partie qui constitue notre humanité profonde, qui nous rattache à une espèce et nous confère notre identité par identification : l'être social.

On s'en va alors dialoguer avec la nature, là où il n'y a âme qui vive, on se condamne soi-même à la solitude au fin fond de la campagne où on retrouve un souffle pur, à la vue de ses beautés époustouflantes qui vous apaisent et nous rappellent que la vie vaut quand-même la peine d'être vécue et que la nature mérite vraiment d'être préservée des agressions humaines. Pourvu qu'un réveil trop brutal ne nous réserve pas de mauvaises surprises !

Melpomène